

le film

Hebdomadaire Illustré

Rédaction et Administration : 26, Rue du Delta, Paris (Téléphone : Nord 28-07)

M^{lle} ANDRÉE DE CHAUVERON
de la Comédie-Française



©©©
PATHÉ
FRÈRES
©©©

©©©
PATHÉ
FRÈRES
©©©

dans
APRÈS LUI

A la demande d'un grand nombre de nos Clients
RÉÉDITION
des trois chefs-d'œuvre de la "London Film Co" :

LE MAITRE POTIER

Grand Drame social avec le fameux tragédien Albert CHEVALIER
Longueur approx. 1485 mètres — 3 affiches — Photos

LE PRISONNIER DU ZENDA

PREMIÈRE PARTIE
Longueur approx. 1750 mètres — 4 affiches — Photos

LE COMTE RUPERT DE HENTZAU

DEUXIÈME PARTIE
Longueur approx. 1750 mètres — 3 affiches — Photos
Interprétés par Miss Gail KANE et Henry AINLEY

En location aux CINÉMATOGRAPHES HARRY, 61, rue de Chabrol, Paris

☐ ☐ Téléphone : NORD 66-25 ☐ Adresse télégraphique : HARRYBIO-PARIS ☐ ☐

RÉGION DU MIDI	RÉGION DU SUD-OUEST	RÉGION DU CENTRE
7, rue Noailles	92, rue de l'Église-St-Seurin	8, rue de la Charité
MARSEILLE	BORDEAUX	LYON

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

16, Rue Grange-Batelière, PARIS

L'A. G. C. présente

Mmes Fernande NEGRI-POUGET
et Hélène MAKOWSKA
dans



LUCIOLE

Grande Comédie Dramatique
en trois parties
(Ambrosio)

Débuts de la Série

Edition du 28 Juin



Son Ami le Chauffeur

Comédie en une partie

Long. : 300 m. env.

* *

Affiches en couleurs et Photos

Comédies

COMPTOIR CINÉ-LOCATION
GAUMONT

28, Rue des Alouettes, Paris (19^e)

Téléphone : Nord 40-97
» 51-13
» 14-23



AGENCES RÉGIONALES

Marseille — Lyon — Toulouse
Bordeaux — Genève
Alger — Le Caire

5^e Année — N^o Série N^o 115

Le Numéro : 0 fr. 75

27. Mai 1918

LE FILM

HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

CINÉMATOGAPHE

THÉÂTRE -- CONCERT -- MUSIC-HALL

ABONNEMENTS	
FRANCE	
Un an	25 fr.
Six mois	13 fr.
ETRANGER	
Un an	30 fr.
Six mois	18 fr.

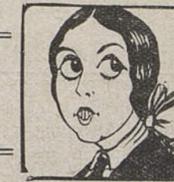
Directeur :
HENRI DIAMANT-BERGER

Rédacteur en Chef :
LOUIS DELLUC

Rédaction et Administration :
26. Rue du Delta
PARIS
Téléphone : NORD 28-07



Théâtre et Ciné



Sans cesse nous ferons appel aux gloires, ou simplement aux talents du théâtre. Nous avons besoin d'artistes et les prendrons où nous les trouverons. Rien ne nous empêche de faire appel à un homme de théâtre s'il veut bien se rendre compte de la différence des deux arts et s'il ne prétend appliquer au cinéma que son goût, son expérience du public, sa sensibilité, non son métier. C'est en effet par le détail surtout, que le cinéma diffère du théâtre, tous deux gardant en commun le caractère de spectacle qui est d'intéresser un certain nombre de personnes réunies en commun pour jouir d'une fiction représentée. Ce caractère commun suffit à établir certaines analogies. Bien plus délicate est la recherche des différences dans la façon de développer l'action ou les idées dans l'un et l'autre cas.

Quand le rideau se lève au théâtre, nous voyons d'un seul coup un décor qui ne changera pas, et d'un seul coup nous devons recevoir une impression totale, souvent brutale, généralement sans nuances. Ce sont les mots qui fixeront le détail que nous attendons. De même, un acteur a peu de moyens visuels de modifier et de compléter l'impression qu'il nous donne à son apparition. La lumière unie l'éclaire tout entier sans rien accentuer et sans changer. C'est ce qu'il nous dit plus même que ce qu'il fait qui préciera sa psychologie.

Au cinéma, l'ensemble du décor a moins d'importance. On peut vous en donner une idée, mais le moment où l'écran s'illumine n'a pas cette action capitale du lever de rideau.

Nos yeux sont promenés dans tous les coins du décor où quelque chose de spécial nous donnera une indication complémentaire utile. Si le théâtre a la parole qui est son moyen de compréhension principal, le cinéma a une utilisation de la vue infiniment plus vaste et plus souple en attendant que la chronophonie lui procure, avec la parole, un moyen accessoire comme l'est le décor pour le théâtre. Pour les acteurs c'est vraiment la même chose. Le physique même ne peut plus être corrigé par les qualités de la voix ; la lumière impitoyable appréciera le grossissement de chaque expression intéressante, commentera chaque attitude. Nous promenons avec une incroyable rapidité notre regard dans les décors, sur les hommes et sur les choses ; tout ce qui doit être compris est amené sous nos yeux, en bonne place, commenté par la vue.

On conçoit immédiatement les différences fondamentales de jeu et d'attitude entre le théâtre et le cinéma. Placé dans un décor de dimensions irréelles où généralement un espace immense est vide, l'acteur de théâtre doit « meubler » énormément. Ses gestes même doivent le grandir. Tout tend à lui faire prendre une place importante dans ce vaste décor. Au cinéma, le voilà replacé dans un élément normal. Mieux, le voilà devant une lorgnette qui accélère ses gestes et semble les amplifier, qui figure un caricaturiste à l'affût de ses exagérations, qui modèle sa face avec tant de vigueur, qu'elle lui vole presque ses pensées les plus fugitives et fixe ses impressions les plus légères. Son costume au théâtre est un

La Légende du Dragon d'Or. Le Noël du Vagabond. David Crockett. Les Travailleurs de la Mer. Le Shériff

L'Ame du Bronze. La Dixième Symphonie. Charlot Pompiet. Charlot, chef de rayon. Charlot, musique

Ève Francis
Suzanne Parisis
Volnys
S. de Pedrelli
Polonio
Djemmil-Anik
interprètent

Ames de fous

le passionnant
ciné-roman
en six épisodes
imaginé et mis
en scène par
Germaine A. Dulac

ensemble. Au cinéma, nous le voyons dans son plus infime détail et percevons toutes les indications psychologiques qu'il veut nous donner.

Je ne parle même pas du grimage, des couleurs, des postiches.

Tout cela saute aux yeux, mais on l'oublie parfois un peu trop à l'ouvrage. La plupart des gens de théâtre sentent bien que ce n'est pas la même chose, mais ils ne poussent pas très loin leur étude de cette différence. Et c'est pourquoi nous aurons encore des décors insuffisants, des lumières non étudiées, des acteurs aux gestes conventionnels et faux. Avez-vous vu ces hommes qui s'embrassent sur l'épaule, qui serrent la main de leur partenaire en lui frappant sur le dos de l'autre main, qui s'accourent avec affectation, se prennent le menton en marchant et font ensuite des gestes légers de la main pour nous faire part de leurs décisions. Les avez-vous vus et revus tous ces mouvements appris, monotones, inutiles et cent autres que j'oublie et que vous retrouvez sans cesse.

Manque de soins, manque d'étude, manque de méthode, voilà ce que cela signifie et c'est en cela, bien plus qu'en argent ou en machines que nos films sont pauvres. Quand on a la prétention de faire un art, il faut l'étudier, le comprendre et l'aimer. Bien des gens de théâtre sont susceptibles de rencontrer chez nous un succès mérité, s'ils veulent bien se pénétrer de cette idée, qu'il leur faut abandonner toutes les traditions qui leur sont chères et apprendre non les nôtres, mais bien les éléments qui forment le cinéma, et s'ils ne trouvent personne pour les leur enseigner, qu'ils les cherchent et les découvrent tout seuls. Avec une saine compréhension, de la logique et de la conviction, ils y parviendront sans aide et sans mal : qu'ils aillent seulement s'indigner et admirer au cinéma.

HENRI DIAMANT-BERGER.

Un Scandale

Les campagnes du *Film* portent toujours leur fruit. On a pu s'étonner du long silence que nous avons gardé au sujet des complices de Goldsoll dénoncés par nous et qui ont pu, avec des complicités dont on établira les responsabilités, continuer leur commerce à Paris. La justice enquêtait, entravée par la police dont, comme dans l'affaire Duval, les individus se réclamaient, entravée aussi par la fortune de Goldsoll habilement employée en Amérique, mais nous savons maintenant que sa conviction est faite et que les mesures les plus graves pourraient bien ajouter ces jours-ci aux affaires en cours une affaire d'intelligences et accessoirement de commerce avec l'ennemi où les transactions cinématographiques joueraient un rôle prépondérant. On comprendra alors la boue dont nous fûmes couverts. Nous éclairerons notre lanterne bientôt. Ce qui précède explique suffisamment pourquoi nous n'avons pas voulu gêner l'œuvre si lente de la justice. Quant à ceux qui continuent le commerce avec des individus connus pour suspects et contre lesquels une instruction est simplement ouverte, ils n'auront à se plaindre qu'à eux-mêmes des ennuis que leur légèreté va leur causer.

PATHÉ FRÈRES

dans
CŒUR D'HÉROINE

il y a des situations nouvelles

PATHÉ FRÈRES

MEMENTO

L'affaire Caillaux

M. Charles Pathé a été entendu comme témoin à la requête de l'accusation dans le procès de M. J. Caillaux.

Sait-on, à ce sujet que M. Caillaux eut en 1914, d'involontaires rapports avec le cinéma. Deux films sur l'affaire Caillaux furent tournés en effet. L'un, allemand, s'en inspirait d'assez loin; l'autre, français, reproduisait fidèlement l'affaire, M. Caillaux y était silhouetté par l'imitateur Fernand qui était si parfaitement grimé qu'il entra pour les besoins du film à l'Elysée et à la Chambre, respectueusement salué par les gardiens, mais, revers de la médaille « reconnu » par la foule à la gare d'Asnières, il faillit être écharpé et ne dut son salut qu'à une fuite éperdue.

Ce film sorti sous le titre *Le Drame du Figaro* avait été tourné en juin. Il se terminait par la cour d'assises et comme, à ce moment, on ignorait le verdict qui serait rendu, on avait tourné deux variantes : *Acquittée* et *Condamnée*. Ce film eut un vif succès en Allemagne où il fut représenté partout pendant la guerre, ce qui prouve en passant que les Boches ne tenaient pas spécialement à ménager l'ancien président du Conseil. Enfin, autre détail curieux quand M. Caillaux, débarqua à Buenos-Ayres, en 1914, on donnait ce film dans les principaux cinémas de la ville.

L'audition de M. Charles Pathé n'avait du reste aucun rapport avec ces films. Mais sait-on que M. Pathé voulait tourner autrefois un film sur l'affaire Dreyfus, film dont il possède toujours le scénario prêt. Se documenterait-il sur l'affaire Caillaux.

Ils y viennent tous au Cinéma

Le bruit court que nous verrions bientôt un film signé de Mme Lucie Delarue-Mardrus, le bel écrivain dont les œuvres connurent toutes un si vif succès. Sa veine et son talent ne l'abandonneront certainement pas à l'écran.

Objectifs

On a beaucoup parlé des appareils américains à triple objectif. Renseignements pris, il ne s'agit nullement d'une invention nouvelle, mais purement et simplement d'un dispositif pratique permettant de changer instantanément d'objectif en faisant tourner la plaque qui supporte les trois modèles.

Listes noires

L'Officiel a publié la liste noire complète. Il est regrettable que la profession des exclus ne soit pas indiquée car il est impossible de s'y retrouver commodément. Le gouvernement ne pourrait-il signaler à chaque Chambre Syndicale les maisons spécialement dangereuses pour eux. Enfin regrettons aussi qu'aucune liste Suisse ne soit donnée car c'est précisément dans ce pays que nous risquons de tomber dans les multiples pièges de nos ennemis.

PATHÉ FRÈRES

dans

CŒUR D'HÉROINE

il y a des caractères intéressants

PATHÉ FRÈRES

LISEZ — ET — VOYEZ
dans nos prochains numéros les articles de
Lucien Rozenberg, Séverin-Mars, Nelly Cor-
mon, etc.; les scénarios inédits de H. Lacroix,
J. de Baroncelli, Germaine Albert-Dulac, etc.;
les dessins et compositions de Petitjean, Don,
H. Debain, Lux, Fayard, etc.; et n'oublions
pas que nous préparons des numéros géants,
tout-à-fait extraordinaires. :: :: ::



NEWS



The Largest Picture Theatre in U. S. A.

Ground was recently broken in Brooklyn for the erection of the largest picture theatre in the United States. It will have a seating capacity of over 4,000. The lobby will be the largest at any amusement theatre in the world, and will cover a plot 75 ft. by 100 ft. The dome ceiling will be 40 ft. high.

President Wilson as Film Actor

Essanay Film Co., are negotiating with George Creel to have President Wilson appear in a patriotic picture, "Young America", the next Geo. K. Spoor feature. It is their aim to have the President pose for a short strip at his desk or on Capitol Grounds. The picture, whilst not a war play, will be intensely patriotic in sentiment, and the strip of the President is intended to show the youth of the country what it may aspire to—that in the United States every boy has the same chance of becoming the leader of the nation.

Vitagraph's Great Picture

Enormous crowds and unbounded enthusiasm have marked the first week's exhibition of "Over the Top", Vitagraph's great picture, at the Lyric, New York. A long and successful run is predicted. Patriotism surcharged the atmosphere in the playhouse on the opening night and gripped a tremendous throng that lined the side walks unable to get inside the theatre. No such reception has ever been accorded to a picture before.

The Gerard Film

The film, "My Four Years in Germany", exhibited by the Film Booking Offices, proved more of the nature of a lecture and demonstration than an entertainment. One could not but feel that everything was presented in a sectional manner. Personally, I think the film is all right as screened for the class of people who wish to see practically at first hand what the American Ambassador has described in his book. That it will be devoured in the United States is certain, for it is a capital war film—for the people of America.

The Itala Film Co., inform us that they have now disposed of the U. K. rights of the great Maciste serial. The rights have been divided into several territories, and announcements will be made next week as to the names of the different purchasers. The release date of this film will be some time in August or September. "La Tosca", the great masterpiece of the Cæsar Film Co., of Rome, will be shown for the Trade in two or three weeks.

The Stoll Film Co.'s announcement of The Trade show of "Thais" at the Alhambra on May 31st has created great interest and a desire amongst exhibitors to witness the first of the Goldwyn pictures. We are not surprised that this is so, as the Trade in every part of the world, with the exception, of course, of enemy territories, recognises that in Goldwyn Films they have some trump cards coming. A full house may be expected on May 31st.

I was pleased to receive an invitation from Mr. Harold Shaw to attend the first exhibition by Harold Shaw Productions, Ltd., of their latest film, "Rose of Rhodesia", at the City Hall, Cape Town. As the card reached me some days after the event I could not prevail upon Sir Albert Stanley to issue a travel permit sufficiently retrospective to enable me to attend; but I am glad to hear that Miss Edna Flugrath, in the chief part of Rose Randall, is likely to make a great hit, and that the story is an absorbing one of South African life, produced with that finish and breadth of effect which is so especially characteristic of Mr. Shaw's work.

An interesting appearance on the screen is that of Miss Janet Alexander, who plays the part of the white of the ambitious Member of Parliament in the Tiger Film Co.'s latest production, "The Will of the People." Miss Alexander has done notable work on the stage since she appeared when quite a girl—which is not so very long ago—in Captain Marshall's brilliant comedy, "His Excellency the Governor". Miss Alexander has a charming personality, and the sincerity of her acting made a decidedly favourable impression in this sympathetic part.

Triangle Plays will present "Until They Get Me" at the Trade show on Friday, May 17th. It is a tale of the Canadian Mounted Police, starring Pauline Starke. Joe King plays the hero. A Triangle-Keystone will be show on the same occasion, entitled "His Punctured Reputation".

PATHE FRÈRES

dans

CŒUR D'HÉROÏNE

il y a une intrigue passionnante

PATHE FRÈRES

PATHE FRÈRES

dans

CŒUR D'HÉROÏNE

il y a une action mouvementée

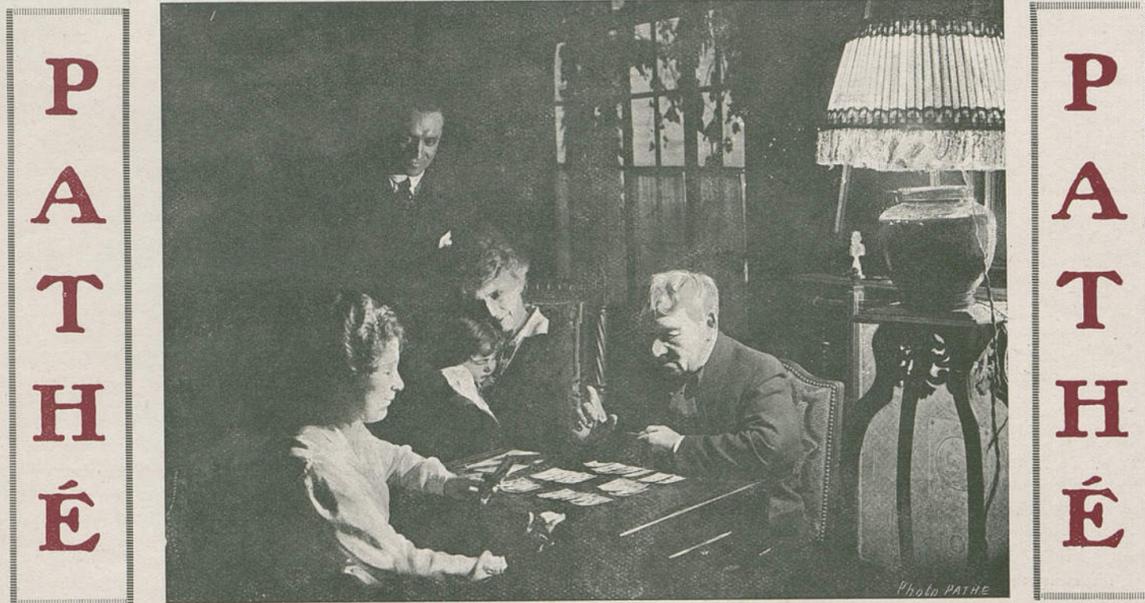
PATHE FRÈRES



Très prochainement :

APRÈS LUI

Comédie dramatique de M^{me} **SUZANNE DEVOYOD**
 de la Comédie-Française



D'après le Roman de **PIERRE VILLETARD**
 se déroulant dans les sites merveilleux du Lac d'Annecy

Mise en scène de M. **MAURICE DE FÉRAUDY**, Sociétaire de la Comédie-Française
 et G. LEPRIEUR

Opérateur de prise de vues : M. H. WULSCHLEGER

FILMS MOLIERE



CHEZ DE MAX

Il est impossible d'analyser ce volume anecdotique, satirique, romanesque. A la fin de cette lecture il semble qu'on vienne d'assister à l'une de ces fêtes éclatantes et un peu bizarres dont notre Paris d'avant-guerre eut le secret. Le compte-rendu des chroniqueurs se bornait à un palmarès de célébrités. Ici aussi, il conviendrait de rédiger un « reconnu dans l'assistance » qui nommerait pêle-mêle : Marguerite Moreno, Cécile Sorel, Worms, André Brûlé, Segond Weber, Liane de Pougy, Rostand, Magre, Sardou, Gance, Lucienne Bréval, Cora Laparcerie, Mounet-Sully, Andrée Mégard, Réjane, Coquelin, Aristide Briand, Paul Fort, Massenet, Georges Leygues, Sarcey, Sacha Guitry, Suzanne Després, Sarah-Bernhardt, Igor Stravinsky, Alexandre Sanine, Emile Verhaeren, Ida Rubinstein, Catulle-Mendès, Jean Cocteau, Berthe Bady, Antoine, Gémier, Eve Francis, Louise Bully, Paul Ardot, Lantelme, Jane Hading, Abel Deval, Lucien Guitry, Yvonne de Bray, Lara, Zaccani, La Duse, Herbert Tree, Ligné Poë, André Gide, René Fauchois, Félicia

A la Porte-Saint-Martin, où s'était joué *Quo Vadis*, nous répétions *La Pompadour* d'Emile Bergerat, qui devait être la plus déplorable création de toute ma carrière. Je le sentais. Coquelin le sentait aussi. C'est pourquoi, en travaillant, il ne cessait de me dire, avec son sourire impossible et sa voix de diable d'opérette.

— Frédéric Lemaître ! jeune homme, vous êtes Frédéric Lemaître !

Pendant la dernière répétition, j'étais en scène avec Jane Hading. De la salle, où il écoutait, Coquelin me renouvelait son tic déplorable :

— Frédéric Lemaître !

Je lui tire la langue ! Jane Hading — pourquoi ? — me gifle.

L'imprudente !...

Je lui ai dit des choses. Ah oui, c'étaient des choses, et aussi des bêtises, et aussi des maladies, et enfin tout ce qu'une femme ne peut s'entendre dire. Tout le théâtre était fou de joie. Quand je lui eus dit qu'elle avait cent ans, elle se décida à s'évanouir. C'était la seule sortie à faire.

Ce fut un scandale très parisien, comme ils disent ; la presse s'en mêla. Jean Lorrain me donna publiquement tort, puis publiquement raison, dans ses « Poussières de Paris » du Journal.

Le même Jean Lorrain saluait mon succès dans *Le Roi de Rome*, d'Emile Pouillon par ces mots aigre-doux : « M. de Max a égalé dans sa mort la plus belle mort de Mme Sarah-Bernhardt. C'est le monsieur aux camélias ». Comme il avait reçu le matin même une belle gifle de l'illustre — dans le temps — Bob Walter, je lui écrivis : « Le monsieur aux camélias remercie la dame aux giroflées ».

Et tout cela ne m'empêcha pas d'être au-dessous de tout

Litvinne, Natacha Trouhanova, Marcelle Frappa, Alfred Edwards, Moricey, Verlaine, Raoul Ponchon, Georges Rodenbach, Jeanne Dortzal, Ventura, Véra Sergine, Daltour, Loo Tellegen, Emile Sicard, Georges Pioch, Pierre Loti, Trarieux, Hérold, Albert du Bois, Henri de Noussane, Capiello, Oscar Wilde, Gervex, Deodat de Séverac, Robert d'Humières, Wanda de Boneza, Bakst, José de Charmoy, Dorival, Jacques Richepin, Déroulède, Henri Ghéon, Jacques Copeau, Henri Bataille, Gabriel Nigond, Paul Mounet, Maud Eipsy, Thalasso, Henri Bernstein, Roger Gaillard, Colette Willy, Max Dearly, Krauss, Suzanne Munte, José-Maria de Hérédia, Jules Claretie, Damoye, Jean Aicard, Emile Bergerat, Robert de Montesquiou, Charlotte Lysès, François de Curel, Maurice de Faramond, Escande, Sybil Sanderson, et cent autres étranges ou fameux personnages de ce livre révélateur. Voici une de ces confidences faites à Louis Delluc par de Max.

dans *La Pompadour* — sauf au quatrième acte, où Jane Hading vint obstinément saluer à l'appel de mon nom.

Mais je ne lui en voulus pas. J'étais vengé d'avance. Je l'avais baptisée — pour me faire rire — l'Hading aux marions ».

Jean Lorrain, ami délicieux, au demeurant, n'eut pour moi que des attitudes extrêmes. Que de fois, me rencontrant, il s'exclama avec un enthousiasme, une extase presque, dont j'étais un peu gêné. Et le lendemain il m'éreintait dans une chronique, blaguant mes pantalons, mes gestes ou ma voix. Et je le retrouvais adorable. Et il recommençait ses méchancetés. Et ça ne finissait pas. Si, ça a fini. Il est parti.

A Nice d'abord.

Et puis plus loin, beaucoup plus loin.

Somptueux et naïf, il vivait comme il écrivait. Il se croyait prodigieux à la minute qu'il devenait doucement puéril et il mêlait à cela, sans le soupçonner lui-même, des notes de finesse et d'art extraordinaire.

S'il avait pu être tout à fait lui et n'être que lui, il ne serait pas aujourd'hui un nom, rien qu'un nom. Il obéissait à cette existence de Paris, d'un certain Paris qui n'est pas toujours Paris, où tout effort prend une valeur et un éclat inespéré, mais dont il ne demeure plus tard que le souvenir vague et un peu fané. Jean Lorrain pouvait être un grand poète et un romancier que nous lirions encore. Mais j'ai rouvert *Monsieur de Phocas*. Aujourd'hui cela paraît un peu jeune. Parce que cela vieillit.

Il n'y a pas tant d'années cependant. L'art de Jean Lorrain n'a pas affaire aux années ; comme les chapeaux et les robes, comme les femmes, il compte par saisons. Et cet

artiste qui pouvait avoir, qui avait un si beau talent au fond de lui, ne l'a pas avoué. Peut-être n'a-t-il pas osé. Mais il est si difficile d'oser n'être pas à la mode.

Il admirait jusqu'à l'imitation.

Ainsi faisait-il de Douglas et d'Oscar Wilde, dont le caractère extérieur l'enthousiasmait. Il s'habilla comme

Il recevait beaucoup. Il recevait très bien.

Sa jolie petite maison d'Auteuil avait ces soirs-là des airs de palais ducal. Volets ouverts, rideaux ouverts, toutes lumières flambaient et la canaille et le monde savaient que Jean recevait.

On rencontrait chez lui des artistes, des poètes, des



eux, il parla comme eux, et comme eux, il répara des ans l'irréparable outrage. Peut-être n'eut-il pas toujours raison d'unir les chapeaux mauves, des cravates roses et des complets verts ; mais la folie des couleurs où le jetaient ces vêtements de danses serpentes avait quelque chose de bon enfant, ou, mieux, d'enfant. Et ça n'était pas choquant du tout.

jeunes gens. Léon Bailby n'était pas le moins élégant et le moins assidu. Pas beaucoup d'hommes, des femmes, des femmes très intéressantes et aussi des femmes qui se trouvaient réciproquement très intéressantes.

Au dessert, on disait des vers quelquefois.

Il avait prié Robert de Montesquiou à dîner un soir. Comme le poète des *Hortensias bleus* avait promis de dîner

et aussi de dire quelques-uns de ses poèmes, Jean Lorrain me demanda de venir aussi et de dire du Jean Lorrain. Je ne voulus pas dîner. Je promis de venir dans la soirée et je me rendis à pied, en promenade, à sa maison.

Une foule s'amassait devant la porte. Je m'approche. Je vois Lorrain, tâchant d'apaiser un grand gars de Bercy ou de la Villette qu'il avait interviewé jadis et qui venait s'en souvenir mal à propos. A ma vue, il eut un cri de joie. Il était sauvé. On parlait, on cria, on s'injuria, ou plutôt je fus injurié. Le commissaire de police eut notre visite. Nous fîmes nos adieux au grand gars qui regagna sa Villette et son Bercy et je rentrai avec Lorrain dans son salon où ses invités attendaient.

Il était redevenu calme, léger, souriant.

— Oh, c'est incroyable, expliqua-t-il... C'est cette folle de comtesse qui voulait m'emmener faire un tour au bois.

Il recevait et on le recevait.

Il avait le bon goût de choisir ses amitiés parmi les « princesses d'ivoire et d'ivresse » qui hantent fastueusement la Riviéra. La fête de Paris et la fête de Nice, il les célébrait toujours en de somptueuses compagnies. Il avait des étonnements de gosse devant l'or prodigué. Et le luxe, le haut luxe, l'émerveillait bizarrement. Ce raffiné, ce délicieux avait des yeux de douze ans. Pourtant, il y avait tant de nonchalance et presque de pitié dans ses cris de fête qu'il devait bien y avoir quelque mépris. On l'étonnait souvent, mais c'est qu'il le voulait bien.

Les hommages de ses contemporains lui plaisaient, mais il en savait la valeur. Et ces amitiés de gala, si je puis dire, il ne les aimait que pour en devisager le vide et la trop milliardaire pauvreté.

Notre amitié fut scellée à Béziers où je créai son *Prométhée*. Date importante dans l'histoire du plein air, où c'était la plus considérable tentative d'art encore essayée. Tout Paris et toute la Côte d'Azur vinrent voir *Prométhée*. Les grandes dames, hôtesse accoutumées de Jean Lorrain, concubinaient quelques soirs avec les punaises de Béziers. Une fin d'après-midi, comme je me mettais à la fenêtre de ma chambre, qui était au premier étage, je découvris, assises dans la cour au-dessous de moi, une comtesse, une autre comtesse, d'autres dames moins titrées, et une princesse. Elles parlaient et c'était sur Jean Lorrain et sur moi, un flot d'ordures. Comme elles savent.

J'écoutais. Jean Lorrain arrive et toutes ces volailles plus ou moins couronnées, de glousser, de caqueter :

— Oh le cher ami... ce cher maître... adorable... exquis... délicieux... être incomparable... poète unique.

Mais je criai du haut de mon observatoire :

— Ne t'affole pas... Elles viennent de dire sur toi des choses ignobles.

Cela jeta un froid, mais Lorrain avait l'habitude et la science de ce public-là, et bien gentiment, il se mit à papoter à son tour.

Chroniqueur, il pouvait être poète et romancier et auteur dramatique. Mais il avait accepté que sa vie elle-même fût une chronique et rien autre ne pouvait l'attirer.

Il aimait trop le théâtre pour ne pas y toucher quelquefois.

On se souvient de *Brocéliande*, de *Prométhée* où l'animalier de *Mme Baringhel* collabora — toujours le besoin d'avoir des amis remarquables — avec Eschyle. Il se plaisait davantage peut-être à écrire pour les Folies-Bergère, au temps que Liane de Pougy n'était pas princesse, si ce n'est, bien entendu « d'ivoire et d'ivresse ». Quelques pages de ces fameuses « Princesses » devinrent presque du théâtre, un jour, sur la scène de l'Odéon, par les voix de Cora Laparcerie, de Mitzy Dalty, de Cécile Sorel, et d'Odette de Fehl. Toutes d'ivoire et d'ivresse...

Quand on allait demander Jean Lorrain à Auteuil, on ne le rencontrait pas toujours, sa mère répondait, ces jours-là, qu'il était « aux vignes ».

C'était l'époque où un riche dilettante avait aménagé à Billancourt, au bord de la Seine, un pavillon Louis XV où l'art, la grâce, le charme paraient d'inoubliables réunions. Le maître de la maison s'était entouré de serviteurs précieux et habiles qui ordonnaient tout pour la joie des visiteurs. On savourait la musique, on admirait la cuisine, on écoutait la peinture. C'était un enchantement, que l'on ne parvenait pas à rompre en disant des choses énormes. Il y avait un jardin inouï, une pagode, venue pièce à pièce d'Annam, un petit port où garder les yoles de promenades, et près du petit port, il y avait, entre deux arbres, un hamac où Jean Lorrain, confié à des peignoirs effarants, regardait mollement et rêveusement la Seine où passaient les bateliers.

J'ai revu la maison de Billancourt. Il y a quelques mois je voulus causer à une dame une grande admiration. Je lui dis : « Je vais vous montrer l'endroit le plus curieux de Paris et peut-être le plus beau ». Je la menai là.

Le concierge me reconnut et soupira, trouvant peut-être que j'avais vieilli. Je lui demandai de nous accompagner dans le jardin et dans la maison. Le jardin n'était plus qu'un terrain vague, le pavillon Louis XV était délabré, la pagode disparue et Jean Lorrain ne regardait plus les bateliers.

— Les choses, commença le portier, ça s'en va comme les gens... Ils sont tous partis... y a plus que moi.

Et, devant la dame déçue et moi consterné, il conta des tristesses et des tristesses et des tristesses.

Il conclut.

— De tous les gens d'ici, il ne restait que le maître d'hôtel... Eh bien, il s'est pendu cette semaine dans les bois de Meudon...

...Et ce jour-là, nous ne lûmes pas plus avant...

Un homme, disait Jean Lorrain, ne commence à être intéressant que vers trente-cinq ans. A quarante-cinq, il est fini.

Ce mot de chroniqueur, il l'a justifié presque. Il est mort, à cinquante-deux ans. Il avait renoncé à Paris. Il habitait Nice, dans un besoin violent de bruit, de fête, de lumière, où il acheva d'écrire cet article étonnant, désordonné, brillant, ardent, cet article pas assez relu, un peu gâché, et comme improvisé, cet article rare pourtant — sa vie.

(Extrait de *Chez de Max*, L'Édition, Paris).

HUGUETTE DUFLOS

de la Comédie-Française

a tourné

LES BLEUS DE L'AMOUR

d'après la célèbre pièce de M. Romain COOLUS

Mise en scène de M. DESFONTAINES

avec

M^{me} GRUMBACH

de l'Odéon

M^{lles} Denise GRAY et RITIER

MM. BARON fils

GILDÈS

GUYON fils

LAVERNE = Jacques VITRY = LASTRY

SOCIÉTÉ
GÉNÉRALE
DE
CINÉMATOGRAPHIE



Anc. Société Delac et Cie

14, Rue Chauveau

à

NEUILLY-sur-Seine



Notes pour moi



Un vieux petit film de Charlie Chaplin. L'affiche le nomme *Charlot journaliste* et le programme le nomme *Charlot et son ex-femme*. Conception désuète du ciné comique technique primaire, bouffonnerie sommaire, mais déjà l'éclat d'un acteur peu banal, avec son charme, son autorité, son étrange et harmonieuse inspiration.



Harmonie d'avant-guerre, douceur de vivre, fièvre du jour et rêve des nuits, que ne rappelle pas le visage de miss Vernon Castle qui fleurit depuis un mois sur tous les illustrés? Elle dansait alors, vous l'avez vue au music-hall dans le modernisme élané de sa grâce, vous l'avez mieux vue, passé minuit, au Café de Paris. Heure élégante, si bruyante et si délicate pourtant, ce moment de fête, de lumière, de musique, de boissons subtiles et de robes étranges, et de danse, de danse, de danse...

Miss Vernon Castle dansait.



Un grand sujet de perplexité pour nos faiseurs de films, c'est le libellé et surtout l'aspect des sous-titres. Les Américains, les Italiens ne sont pas fixés. Comment le serait-on ici?

Je redoute la tendance à l'enluminure. Elle est aussi inquiétante que le goût des metteurs en scène pour les clair-obscur et contre-jours. Donc elle s'acclimatera et

deviendra un abus, surtout on appliquera cette mode à tort et à travers. Par bonheur, ces messieurs hésitent. Ils ont admiré les inscriptions marmoréennes de *Cabiria* et de *Jules César*, et les « fonds » largement brossés de *Civilisation*. Comment les ont-ils si peu copiés? Une demi-douzaine de films seulement ont bien voulu en tâter. Mais on en parle beaucoup. On cherche. Je ne vous dirai pas ce que j'en pense. Je vous le montrerai un de ces jours.

Quant au texte lui-même...

1° Ce texte est généralement trop long. Et il y a trop de textes et de titres. Je ne vois d'autres explications qu'un bizarre plaisir du metteur en scène de se sentir littérateur. On ne discute pas les fous furieux; on les douche;

2° La manie des citations est particulièrement sinistre. Que vous en mettiez une comme épigraphe au début du film, bon, ce n'est pas utile mais ce n'est pas absolument gênant. Le terrible, c'est d'en saupoudrer toute l'affaire. Le public remarque volontiers que c'est hors de propos. Je remarque, moi, que c'est prétentieux. La raison est la même que pour le paragraphe précédent: il faut montrer qu'on a des lettres. Ça me rappelle ces boîtes de berlingots où l'on trouve des éphémérides ou ces papillotes qu'on déroule pour — hélas! — lire: « France, ô belle contrée, ô terre généreuse. » (*Casimir Delavigne*);

3° Il serait urgent de déplacer les personnes chargées de traduire les films étrangers. Ou alors qu'on les envoie aux cours du soir. Comment les concessionnaires ne s'aperçoivent-ils pas de ce scandale? Ils ne vont pas au ciné, je crois. Le public rit, proteste, manifeste aigrement, contre ce style primaire. Les étrangers eux-mêmes sont choqués de ces procédés. Si vous n'êtes pas capables de traduire, laissez le texte anglais ou italien. Même pour ceux qui ne parlent que le français, ce sera tout aussi compréhensible.

Louis DELLUC.

PATHE FRERES	Miss VERNON CASTLE	PATHE FRERES
	dans	
	CŒUR D'HÉROINE	
	est le Charme, l'Élégance et la Grâce unis au plus grand talent	



Souvenez-vous

que l'acteur le plus populaire du monde

Charlie Chaplin

est le plus aimé
des Américains
des Anglais
et des Français

C'est le seul
dont on ne se lasse jamais

Inscrivez-vous

à l'Agence Générale Cinématographique

16, Rue Grange-Batelière, Paris

pour repasser l'éblouissante série des

Charlot

DE FILM WERELD <i>A. W. Sijthoff's Uitgevers-Mij.</i> LEIDEN		LUX Directeur : T. O. Relli <i>Piazza San Silvestro</i> ROMA	
EL MUNDO CINEMATOGRAFICO Revue bi-mensuelle Jose Sola Guardiola, directeur 85. Long Acre		<i>Rambla de Canaletas, 4</i> BARCELONE	
SI GIRA Revue bi-mensuelle Directeurs : Luigi Ricordi y Piero Ottolini <i>Via Berchet, 2.</i> MILANO		EXCELSIOR Hebdomadaire Sud-Américain <i>691. U. 7. 290. Libertad</i> LIMA	
THE KINEMATOGRAPH AND LANTERN WEEKLY LONDON. W. C. 2			
FANTASINA Directeur : Roberto Marvasi <i>Via Calabritto.</i> NAPLES		Mowing Picture World <i>516, Fifth Avenue-at 43rd Street</i> NEW-YORK CITY	
THE MOTION PICTURE NEWS <i>729, Seventh Avenue, cor-49th Street</i> NEW-YORK CITY			
"SEMANA Cinematografica" Hebdomadaire MEXICO		"ITALIA Cinematografica" Bi-mensuelle <i>83, Galleria Umberto I.</i> NAPLES	
FILM Tous les dix jours — Directeur : Alberto Sannia — <i>Via S. Lucia, 34</i> NAPLES			
LA CINE-FONO Bi-mensuelle Directeur : F. Razzi. <i>Via G. Vasca, N° 19</i> NAPLES		TRIBUNA GRAFICA Directeur : Raphaël de Valentino LA HAVANE	
LA VITA CINEMATOGRAFICA TURIN			
DE KINEMATOGRAAF <i>Mauritskade, 25.</i> AMSTERDAM		O CINEMA <i>16, Rua San José</i> RIO-DE-JANEIRO	
THE KINEMA RECORD Revue mensuelle — Directeur : Yukiyo Shigeno <i>N° 7, Minamitomizakacho, Asakusa</i> TOKIO			
IL GESTO <i>Via Couvertite, 5</i> ROMA		LE CINEMA ROMAND <i>7, Rue Mauborget</i> LAUSANNE	
Ce sont les plus sûrs et les plus		fidèles amis du Cinéma.	



PATHÉ

Mardi 28 Mai, à 9 h. 1/2, au Palais de la Mutualité

Programme n° 26

Livable le 28 Juin

Après Lui, « Consortium », drame, 2 affiches, 1.200 m.
Mystère et Cinéma, « Pathé », comique, 320 mètres.
Paris à travers l'Histoire, « Pathécolor », coloris, 2^e série, 1.655 mètres.

Hors programme

Cœur d'Héroïne, « Pathé frères, 3^e épisode : *De la mort à l'amour*, 1 affiche, 565 mètres.

Hier et Aujourd'hui, « S. C. A. G. L. », drame, affiches, 1050 mètres.

M. Octave Feuillet a voulu représenter dans ce drame le spectacle de la vieille société française d'hier, qui protestait par l'immobilité contre l'activité nationale et le progrès d'aujourd'hui.

Un jeune maître de forges, Georges Morel et sa sœur Louise, dont les idées sont celles d'une héroïne de Corneille, représentent les idées, les mœurs et les intérêts nés de la Révolution, comme Mlle Blanche de Guy Châtel, qui est humble de cœur dans la prospérité et ferme de caractère dans la ruine de sa famille, personnifie les idées gothiques.

Georges Morel est un « self made man » ambitieux, dont les millions vont bientôt inonder le château féodal et le battre en brèche. Les Guy-Châtel sont à la veille de la ruine, mais Georges s'est épris secrètement de l'aristocratique Blanche, et il a réuni entre ses mains tous les titres de créances qui absorbent, et au-delà, le patrimoine des Guy-Châtel. Il espère les sauver en leur offrant une association, mais ce parti semble extrême au marquis.

Les Guy-Châtel ne peuvent devenir des forgerons. Blanche, consultée, n'hésite pas; rien ne peut lui faire oublier l'honneur de sa race; elle et les siens quitteront le château, désormais acquis au maître de forges, et elle se réfugiera dans un couvent. Mais Blanche se ment à elle-même. Elle aime le maître de forges, en dépit de ses préjugés, et le cloître où elle se réfugierait abriterait le désastre de son cœur bien plus encore que celui de sa fortune. Depuis certain soir, où elle a aperçu le jeune manufacturier, le visage éclairé par le feu des forges, dominant un monde de travailleurs, il lui a semblé un demi-dieu, un Vulcain impérieux, et lui a inspiré un sentiment qu'elle a jusqu'alors pris pour de la haine.

Et elle refuse d'entendre les paroles d'amour de Georges Morel, qu'elle vient de sauver d'un guet-apens, paroles d'amour dont le marquis demande raison à Georges Morel. Un duel aurait lieu, si les travailleurs de la forge, prenant fait et cause pour leur maître, ne livraient assaut au seul donjon qui reste encore au marquis, en le menaçant de mort. Le maître de forges intervient, à son tour, il sauve le mar-

quis, et celui-ci, parce qu'il a subi le charme de la beauté orgueilleuse de Louise, se montre moins intransigeant.

L'amour lui fait oublier les préjugés de sa caste et il supplie sa sœur d'épouser Georges. Blanche consent enfin; il n'est que temps, car Georges, à bout de courage, était prêt à se faire broyer par ses machines lorsqu'elle lui apporte les paroles d'apaisement et d'espoir.

* *

Samedi 25 Mai, au Gaumont-Théâtre à 10 heures du matin

COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT

Livable le 31 Mai

Gaumont Actualités n° 22, 200 mètres.

Livable le 28 Juin

L'orgueil de la Race, « Pallas film, Exclusivité Gaumont » (Paramount pictures), comédie dramatique, affiches et photos, 870 mètres.

Son Ami le chauffeur, « Comédies Christie, Exclusivité Gaumont », comédie comique, affiches et photos, 300 m.

Notes de Voyage à travers le Portugal, « Gaumont », plein air, 110 mètres.

* *

Mardi 28 Mai, à 14 heures, au Crystal-Palace

HARRY

Livable le 21 Juin

L'Héritage de Ketty, comique, 306 mètres.

Le Secret du Sous-Marin, 1^{er} épisode : *L'invention de Thomas Redson*, drame, 2 affiches, photos, 671 mètres.

Gaumont Journal n° 22, 200 mètres.

Les Calomniatrices, premier film d'une série interprétée par Mlle Ethel Clayton, comédie dramatique, 2 affiches, photos, 1.650 mètres.

* *

Lundi 27 Mai, à 14 heures, à Majestic

ETABLISSEMENTS L. AUBERT

Livable le 21 Juin

Aubert-Magazine n° 10, « Transatlantic », documentaire, environ 142 mètres.

La Résurrection de Za-la-Mort, « Tiber Film », drame, environ 126 mètres.

1.000 kilomètres à l'heure, « Nestor », comique, environ 270 mètres.

* *

CINÉ-LOCATION-ÉCLIPSE 15 heures

Livable le 28 Juin

Le Timide, « Triangle », drame, environ 190 mètres.

Bobby metteur en scène, « Vitagraph », comédie comique, environ 265 mètres.

Mœurs et coutumes hindoues, « Eclipse », documentaire, environ 120 mètres.

Une pouponnière de guerre, actualité, env. 70 mètres.

AGENCE GÉNÉRALE 16 h. 10

Livrable le 28 Juin

Luciole, « Ambrosio », comédie sentimentale, environ 1.560 mètres.

Quand le chat n'est pas là, « Victor », comique, environ 295 mètres.

A travers le Portugal, « Eclair », plein air, environ 115 mètres.

Le Meurtre d'une Ame, Série artistique A. G. C., « Blue Bird », grand drame en 3 parties.

Le clubman Georges Houston est venu passer quelque temps à la campagne. Il s'éprend de la charmante Jane Laskine, fille du fermier qui le loge, et l'épouse peu de temps après.

Son amour ardent pour Jane fait rapidement place à l'ennui.



Georges regrette la vie de fêtes qu'il menait autrefois à la grande ville. N'y pouvant plus tenir, il part avec Jane, et arrive à son ancien appartement de New-York.

Ses amis du club lui font un accueil enthousiaste et les réceptions le réclament de toutes parts.

Jane, emportée dans le tourbillon de la vie mondaine, est toute dépaysée, sa vivacité de souple fille des champs semble l'avoir abandonnée, et Georges, furieux de voir que sa femme sait si peu « se tenir » dans le monde, oublie ses promesses : il la délaisse au profit d'une élégante mondaine.

Denis Manley, un ami de Georges, comprend la détresse de Jane qui, heureuse de trouver une oreille amie pour l'écouter, se laisse aller à faire des confidences et Denis, ému, prend la jeune femme dans ses bras.

Georges survient en ce moment, et peu après il demande le divorce. L'évidence accuse la malheureuse Jane, et le divorce est prononcé contre elle. Désespérée, l'enfant des champs retourne au village.

Une terrible surprise l'attend : sa mère est morte, et son père, ayant appris par un journal que le divorce a été prononcé contre sa fille, la juge coupable, et la chasse du logis.

Sous le choc de ces malheurs successifs, l'âme de Jane

est terriblement torturée. Un combat violent se livre dans son cœur, et quand elle reprend enfin conscience de sa situation tragique, elle est comme transfigurée par une idée tenace de vengeance implacable.

Elle accepte d'abord Denis en mariage, puis un jour qu'elle rencontre Georges, remarié maintenant, elle songe à se servir contre lui des mêmes armes dont il usa jadis. Elle fait miroiter à ses yeux le charme de la vie mondaine, et l'invite à venir chez elle. Georges reconnaît à peine l'ancienne paysanne. Jane, élégante et toujours belle, trouble son cœur. Séduit, il accepte les invitations de Jane et délaisse sa femme.

Au cours d'une visite, Georges avoue à Jane qu'il l'aime plus que jamais, que sa femme vient de le quitter, mais qu'il est prêt à tout sacrifier pour son amour.

Alors, Jane lui reproche durement sa conduite passée, et lui déclare que maintenant elle se venge. Aveuglé par la colère, Georges cherche à tuer son ancienne victime devenue

son bourreau. Denis survient. Une lutte s'engage entre les deux hommes. Jane, pour sauver Denis qu'elle voit en danger, tire un coup de feu et, malencontreusement, le tue.

Epouvantée, elle lâche son arme que Georges ramasse. La police arrive et Georges, accusé du meurtre, est emmené en prison.

Jane, restée seule et sans affection, se retirera à jamais de cette vie agitée et perverse qui a fait d'elle une victime et un bourreau.

* *
Mercredi 29 Mai

VAN GOITSENHOVEN (Belgica)

Le Secret du Marais, « Butterfly », comédie dramatique, interprète principale Mlle Myrtille Gonzalez, environ 1.435 mètres.

Cœurs d'or, « Star Feature », comédie sentimentale, interprète principale, Mlle Mary Putler, environ 561 mètres.

Les Gorges du Loup, « Eclair », plein air, environ 90 mètres.

Démangeaison et vengeance, « Nestor », comique, environ 280 mètres.



Si vous voulez acheter les plus beaux Films des meilleures Marques avec les plus grands Artistes, adressez-vous sans retard à

F. R. LOUP

Concessionnaire exclusif

8, rue Saint-Augustin

Paris (2^e)

ÉCHOS ❁ INFORMATIONS ❁ COMMUNIQUÉS

Alger

Nous apprenons le deuil de notre collaborateur André Valensi qui vient de perdre son père, M. le général de division Valensi.

Nos vives condoléances.

Marseille

Par décision du Conseil municipal, les cinémas marseillais vont avoir désormais à prélever sur le produit de leurs séances 25 0/0, ce qui fait monter à 53 0/0 les impositions totales sur les recettes. C'est abusif, et le maire de Marseille exagère (n'est-ce pas là, d'ailleurs, le propre du Midi?). On ne saura jamais réprover assez cette mesure. Il est évident que si l'on se base sur les recettes des dimanches et des samedis soirs, l'on est tenté de croire que les cinémas sont des Pactoles, sources d'abondantes richesses. Mais on oublie trop qu'à Marseille, comme ailleurs, il y a d'autres jours dans la semaine.

Comment veut-on alors que l'on puisse froidement envisager la nécessité de louer des films, de payer les program-

mes, de couvrir les frais généraux et d'abandonner 53 0/0 des recettes brutes? Faudrait-il fermer?

AVÈHÈNE.

Nantes

Cinéma Palace. — *Amour immortel*, comédie dramatique en trois parties; *le Trésor de grand-père*, comédie jouée par Mary Pickford. « La passerelle perfide », 4^e épisode de *Le Baron Mystère*; *les Artifices du Salon de beauté*, comique en deux parties; *les Annales de la Guerre*; *Scènes de la Nouvelle-Zélande*, documentaires. *Richesse maudite*, drame en quatre parties.

Omnia Dobrée. — *La Reine s'ennuie*, adapté en 16 épisodes par Pierre Decourcelle, interprété par la grande artiste Pearl White; *le Tourment*, drame en quatre parties; *Aide-toi*, proverbe-vaudeville de Louis Feuillade joué par l'inénarrable Marcel Lévesque; *la Vallée de la Sioule*, voyage. *Gaumont-Actualités*.

Cinéma Music-Hall Apollo. — Attractions : Two Sisters Maiss, fil de fer. Les Celdors, duettistes. Grace Bros et

Miss Yette, équilibriste et gymnaste. Harris d'Alcy et Porina, jongleurs. Dall'ys, comique.

Cinéma : Docteur fantôme, première série. *Oscar pris au piège*, comique. *Mam'selle et son fils*. *Gaumont-Actualités*.

Américain-Cosmograph. — Programme varié.

Select. — Les chansons filmées, « Pour faire plaisir », et « L'Angelus du Front », avec Mme Bérandère et Francinet.

Cinéma : Le lac de Kandy, plein air. *Le cheval de Jim*, comique; *la Raison du plus fort*, comédie; *Pif et Paf pompiers*, comique; *la Fugitive*, drame en quatre parties, interprété par la gracieuse et sympathique Marie-Louise Derval.

Cinéma National. — *La fabrication des pâtes en Italie*, documentaire. *Scène comique*, jouée par Focus. *Le Domino rouge*, 10^e épisode « le complot »; *le Manoir de la Roche-grise*, drame en quatre parties; *Ce n'est pas une vie*, scène comique.

JANE.

ESTELLE = CLAIRETTE = GLORIANA

ESTELLE = GLORIANA
ILS Y VIENNENT TOUS AU CINÉMA = GLORIANA

Maximum ! Maximum ! C'est le surnom d'un film ! C'est le surnom qu'on a donné à l'extraordinaire CIVILISATION. La S. A. M. Films, 10, Rue Saint-Lazare, Paris. (Téléphone : Trudaine 53-75), a fait connaître et admirer CIVILISATION, le film le plus grandiose paru jusqu'à ce jour. Un million de dollars, un an de travail, la plus étonnante mise en scène qu'on ait jamais vue à l'écran assurent aux loueurs de toujours faire le maximum.

M A X I M U M
C I V I L I S A T I O N
M A X I M U M
C I V I L I S A T I O N
M A X I M U M
C I V I L I S A T I O N
M A X I M U M

Si le maximum de recettes est obtenu par CIVILISATION, c'est qu'on y a accumulé le maximum de beauté, d'émotion et d'originalité : quarante mille figurants, deux dreadnoughts coulés, un transatlantique torpillé par un sous-marin, une ville détruite par les avions, une géante bataille navale qui nécessita 600 coups de canons, la collaboration de la flotte et de l'armée américaine, la panique, l'horreur, la vie, la gloire. voilà CIVILISATION, ce film qu'on surnomme le maximum.

Agence à Marseille. E. Giraud, 4, Rue Grignan.

ESTELLE = GLORIANA
GLORIANA = CLAIRETTE = ESTELLE

ESTELLE = ILS Y VIENNENT TOUS AU CINÉMA